

ent à M. Charles, ancien député au Corps Législatif. C'est là qu'elle avait eu connaissance des événements de Fontainebleau.

En apprenant que dans son voyage les jours de son frère avaient été menacés plus d'une fois, elle trembla pour lui, surtout lorsqu'elle sut que, cédant à son invitation, il venait auprès d'elle ; car l'esprit du pays lui était connu. Ce fut le 26 avril, à deux heures de l'après-midi, qu'il arriva dans cette résidence. Pauline était avec une de ses dames, la marquise de Saluce, et le comte de Montbreton, son premier écuyer. En entendant le bruit de sa voiture, elle voulut aller au devant de son frère ; elle ne put que pleurer et retomba dans les bras de son amie. M. de Montbreton s'empressa d'aller recevoir Napoléon qu'il conduisit à l'appartement de la princesse. Celle-ci, très-souffrante, ne put que lui tendre les bras et fondre en larmes sans prononcer une seule parole.

Cependant la petite cour du château s'était remplie d'une foule de paysans des environs qui, pour la plupart, aussi exaspérés que ceux d'Orgon, poussaient d'horribles calmeurs. Malgré les supplications de sa sœur, Napoléon descendit dans cette cour et apparut tout à coup au milieu de ces forcenés, le chapeau sur la tête et les bras croisés sur la poitrine.

Les commissaires alliés, qui s'étaient hâtés d'intervenir, lui présentèrent en vain qu'à Porto-Ferrajo il pourrait faire ce qu'il voudrait, mais que jusque-là ils étaient responsables des malheurs qui arriveraient.

-- Et à qui ? bon Dieu ! leur demanda Napoléon en faisant un léger mouvement d'épaule.

A ces mots, le général Koller, d'un geste sublime lui montrant le ciel lui répondit avec feu :

-- Sire, à Dieu d'abord ; au monde ensuite !

Mais Napoléon, ne tenant aucun compte des conseils de prudence qui lui étaient donnés, s'avança au milieu de la foule, devenue plus compacte autour de lui. Les commissaires, craignant une catastrophe, s'apprêtaient à lui faire un rempart de leurs corps, lorsque avisant à quelques pas un homme de haute taille dont la figure était partagée en deux par une balafre, Napoléon se fit jour jusqu'à lui, et le prenant par la manche de sa blouse :

— Tu t'appelles Mandarou, lui dit-il ; que fais-tu ici ? Pourquoi as-tu quitté ta femme et tes enfants ?

A ces paroles, le vieux soldat devint pourpre, et, portant machinalement la main à son front comme pour faire le salut militaire, balbutia ces quelques mots de justification :

— C'est vrai, mon Empereur, je suis un ingrat ; mais, si vous voulez me le permettre, je vais aller où vous voudrez, pourvu que ce soit avec vous.

— C'est bien, nous verrons cela. En attendant, va retrouver ta femme : je le veux.

Et tandis que Mandarou racontait aux paysans qui l'avaient entouré la bonté avec laquelle Napoléon lui avait accordé son congé et une pension trois ans auparavant, Napoléon demandait à ceux qui se trouvaient le plus près de lui quelle distance il y avait du Luc à Saint-Tropez et de Saint-Tropez à Fréjus. Puis tout à coup s'interrompant :

— A propos ! ajouta-t-il, c'est Masséna qui doit commander Toulon... Qui de vous, mes amis, veut lui porter une lettre ?

— Moi !... moi !... répondirent cent voix à la fois.

Aux sentiments de haine qui animaient ces hommes il n'y avait qu'un moment, avait succédé l'enthousiasme, par une de ces réactions

si ordinaires dans les foules. Une jeune femme qui s'était fait remarquer jusque-là par la violence de ses discours, perça les rangs :

— C'est moi qui porterai votre lettre, dit-elle.

Et aussitôt, s'adressant avec fierté à ceux qui réclamaient cette faveur :

— Vous n'avez pas le droit de m'en empêcher : je suis la veuve d'un canonnier mort sur le champ de bataille !

En ce moment, le général Koller s'approcha de M. de Montbreton :

— Comment déterminer Sa Majesté à rentrer ? lui demanda-t-il avec inquiétude : nous ne savons que faire....

Pour toute réponse, l'écuyer de la princesse toucha légèrement le bras de Napoléon, qui se retourna avec vivacité :

— Sire, lui dit-il à voix basse, Son Altesse Impériale aurait quelque chose d'important à communiquer à Votre majesté ; elle attend.

Napoléon se rendit aussitôt auprès de sa sœur. Celle-ci lui promit de le rejoindre à l'île d'Elbe, dès que sa santé devenue meilleure le lui permettrait.

Le lendemain 27, Napoléon partit pour Fréjus, où il retrouva le colonel Campbell, qui s'était chargé de faire entrer dans le petit port de Saint-Rapheau la frégate anglaise *the Undaunted* (l'Indomptable). Il s'embarqua le 28 avril 1814, à sept heures du soir. Une demi-heure après, le bâtiment levait l'ancre et faisait route pour l'île d'Elbe.

Le colonel Campbell fut le seul des commissaires étrangers qui accompagna Napoléon à bord. Avant de monter dans la chaloupe, ce dernier avait remercié affectueusement le comte Schouwaloff, le général Koller et le baron de Truschess. Ces commissaires avaient juré que l'assassinat ne souillerait pas les pages de leur itinéraire, et ils tinrent courageusement parole. Ils en ont été récompensés dignement : en se remettant entre leurs mains à Fontainebleau, Napoléon avait légué leurs noms à la postérité.

Pendant le peu de temps que dura la traversée de Fréjus à l'île d'Elbe, Napoléon témoigna beaucoup d'impatience de voir son nouveau royaume ; et comme le bâtiment marchait pleines voiles, il demanda au capitaine Ussher si la frégate avait autant de voiles qu'elle pouvait en porter. Sur la réponse affirmative de ce dernier :

— Mais, reprit-il, si vous étiez en chasse d'une frégate ennemie, n'en porteriez-vous pas davantage ?

Le capitaine leva les yeux, et, voyant que la voile du perroquet d'artimon n'était pas déployée, lui répondit qu'il s'en servirait certainement en cas de chasse.

— Bien ! répliqua Napoléon, puisque vous le feriez dans ce cas, faites-le maintenant.

Le général Drouot, le comte Clam, aide-de-camp du prince Shwartzemberg, et le lieutenant Hastings, premier lieutenant de *l'Undaunted*, accompagnés du colonel Campbell, furent conduits à terre, chargés par Napoléon de prendre en son nom possession de l'île.

A leur arrivée, on les mena chez le général Dalesme, qui avait dû, en conséquence des ordres qu'il avait reçus, la surveillance seulement, du gouvernement provisoire, arborer le drapeau blanc. Le général, ayant témoigné le désir de faire tout ce qui pourrait être agréable à l'Empereur, demanda qu'il lui fut envoyé une députation de principaux habitants. A huit heures du matin, on jeta l'ancre à l'entrée du port, et aussitôt la députation vint au-devant de Napoléon.

A six heures du matin, le 4 mai, on leva l'ancre et l'on entra dans la rade, où l'on mouilla à six heures et demie. A huit heures Napoléon demanda au capitaine un canot.

Il désirait faire une promenade de l'autre côté de la baie, où il invita le capitaine à l'accompagner. Le comte Bertrand, le colonel Campbell, et le colonel Vincent, ingénieur en chef, allèrent avec eux. Cette promenade dura deux heures, et les paysans qui croyaient avoir affaire à des Anglais, crièrent : *Viva !* ce qui ne fut pas très-agréable pour Napoléon. On retourna déjeuner à bord.

Dans la matinée, Napoléon s'occupa de choisir un drapeau pour l'île d'Elbe. Pour cela, il feuilleta un livre qui contenait tous les pavillons anciens et modernes de la Toscane, et se décida pour un pavillon blanc, avec une bande rouge diagonale, portant trois abeilles parce qu'elles entraient dans ses armes, comme Empereur des Français. Puis il fit confectionner deux drapeaux sur ce modèle par le tailleur de la frégate ; l'un de ces deux drapeaux fut arboré sur les batteries à une heure. A deux heures, la barque qui devait conduire Napoléon à terre étant armée, il pria le capitaine d'y descendre le premier ; puis il descendit lui-même, suivi du baron Koller, des comtes Bertrand et Clam,

En ce moment, la frégate fut entourée de bateaux portant les principaux habitants et des corps de musique. Les corvettes françaises, pavoisés ainsi que *l'Udanted*, répétèrent le salut royal, et l'air retentit des cris de *Vive Napoleon!* Le préfet, le clergé et les autres autorités de l'île attendaient l'Empereur au débarcadère ; ils lui présentèrent les clefs de la ville sur un plat d'argent.

Le 5, dès quatre heures du matin, les habitants de l'île furent éveillés par le roulement du tambour et les cris de *Vive l'Empereur!* Napoléon était déjà sur pied, visitant les fortifications et les magasins ; à dix heures il rentre pour déjeuner, et à deux heures il remonta à cheval, et s'avança à deux lieues dans les terres. Il s'arrêta plusieurs fois pour examiner les maisons de campagne, en répandant des aumônes tout le long du chemin.

Avant de quitter *l'Undaunted*, Napoléon avait demandé au capitaine Ussher un détachement de cinquante soldats de marine pour l'accompagner à terre et demeurer auprès de sa personne ; mais plus tard il réduisit ce nombre à un officier et deux sergents. L'un des sergents nommé O'German, brave et excellent soldat, fut choisi par lui pour coucher tout habillé et armé sur un matelas placé en dehors de sa chambre, comme faisait le mameluck Rustan. M. Marchant, qui avait remplacé Constant, comme nous l'avons dit, couchait à côté de lui sur un autre matelas.

Le 10, Napoléon gravit à cheval le point le plus élevé qui domine Porto-Ferraajo. De cette hauteur, il put apercevoir la mer sur quatre points différents. Après avoir regardé quelques instants, il tourna sur lui-même et se prit à rire en disant :

— Diable ! mon île est bien petite !

Il y avait déjà si longtemps que Napoléon attendait ses troupes, ses bagages et ses chevaux, qu'enfin il commençait à perdre patience et à suspecter la bonne foi du gouvernement français ; mais, lorsque le capitaine Ussher lui eut dit que c'étaient des transports anglais qui devaient effectuer le passage de ses troupes, et qu'ils ne pouvaient tarder à paraître, il se montra agréablement surpris de ce qu'il appela la *générosité britannique*, et assura ce capitaine que, s'il avait su que ses troupes dussent être embarquées sur des vaisseaux de sa nation, il n'eût pas senti un seul instant d'inquiétude. Le lendemain, ce

dernier dînait avec lui, lorsqu'on vint annoncer qu'un de ses officiers désirait lui parler.

Cet officier, qui était de garde au poste des signaux, lui apprit qu'on découvrait, par le nord-est, sept navires se dirigeant sur l'île.

Ne doutant pas, d'après leur nombre et leur position, que ces bâtiments ne fussent les transports si attendus par l'Empereur, il s'empressa d'aller l'en prévenir. Ces troupes débarquèrent le lendemain à sept heures. Napoléon les passa en revue, en adressant la parole à chaque officier ou soldat. Quand le capitaine Ussher vint lui annoncer que les transports, après avoir opéré leur débarquement, avaient terminé leur changement d'eau et leur appareillage, il lui témoigna sa surprise, et lui dit en lui montrant quelques matelots italiens :

— Eh bien ! ces gaillards-là auraient mis huit jours à faire ce que vous venez de terminer en huit heures, et encore eussent-ils cassé les jambes à quelques-uns de mes chevaux, qui n'ont pas reçu une égratignure.

Le capitaine de l'*Indomptable*, devant quitter l'île d'Elbe, demanda à Napoléon une audience de congé, qui lui fut accordée.

— Vous êtes, lui dit-il en paraissant regretter son départ, le premier Anglais que j'aie connu familièrement.

Il ajouta ensuite beaucoup de choses flatteuses pour la nation anglaise, et chargea surtout le capitaine de témoigner toute sa gratitude à sir Édouard Pellew, auquel il était extrêmement obligé pour les intentions qu'il en avait reçues.

— Enfin, dit-il en terminant, j'espère qu'une fois la guerre contre l'Amérique terminée, vous reviendrez me visiter.

Le capitaine Ussher demanda à Napoléon la permission de lui présenter le lieutenant Bailey, agent des transports, qui avait été chargé de l'embarquement de sa garde et du convoi à Savone. Napoléon remercia cet officier du soin qu'il avait pris de ses soldats et le complimenta de ce qu'il avait pu opérer le débarquement de quatre-vingt-treize chevaux sans accident.

— Du reste, ajouta-t-il, vos marins surpassent encore l'opinion que j'avais d'eux depuis longtemps.

Napoléon avait quitté l'hôtel de la Mairie de Porto-Ferraio pour une jolie maison bourgeoise, qu'il appelait pompeusement son *palais*

*de ville*. Cette maison était située sur un rocher, entre le *fort Falcone* et le *fort de l'Étoile*, dans un bastion appelé le *Bastion des Moulins*; elle consistait en deux pavillons et un corps de logis qui les réunissait.

De ses fenêtres, on dominait la ville et le port, couchés à ses pieds, de sorte qu'aucun objet nouveau ne pouvait échapper à l'œil du maître. Quand à son *palais des champs*, il était situé à San-Martino. Avant son arrivée, ce n'était qu'une chaumière; il l'avait fait reconstruire et meubler avec goût, pour en faire un but de promenade, et voilà tout.

## CHAPTIRE LIII.

---

### **Les cent jours.**

On comprendra qu'en retombant d'une activité si grande dans un repos si absolu, Napoléon avait eu besoin de se créer des occupations régulières. Aussi, toutes ses heures étaient-elles remplies. Il se levait avec le jour, s'enfermait dans sa bibliothèque, et travaillait à ses mémoires militaires juspu'à huit heures du matin; alors il sortait pour inspecter les travaux, s'arrêtait pour interroger les ouvriers, qui, pour la plupart, étaient des soldats de sa garde.

Il faisait, vers les onze heures, un déjeuner très frugal. Dans les grandes chaleurs, lorsqu'il avait de longues courses ou qu'il avait beaucoup travaillé, il dormait après la déjeuner une heure ou deux, et ressortait habituellement sur les trois heures, soit à cheval, soit en calèche, accompagné par le grand-maréchal ou par le général Drouot,

qui dans ces excursions, ne le quittaient pas plus que son ombre. Sur la route, il écoutait toutes les réclamations qu'on pouvait lui adresser, et ne laissait jamais partir personne sans l'avoir satisfait.

A sept heures, il rentrait, dînait avec sa sœur Pauline, qui était venue habiter le premier étage de son palais de ville, admettait à sa table tantôt l'intendant de l'île, M. Balbini, tantôt le chambellan Vattini, tantôt le maire de Porto-Ferrajo, tantôt le colonel de la garde nationale ; enfin quelquefois les maires de Porte-Longone et de Rio.

Le soir, on montait chez la princesse, où la soirée s'achevait. Enfin, au dire même de Napoléon, jamais il n'avait été si heureux et si tranquille. Personne ne doutait qu'avec le temps il ne s'habitât à cette vie nouvelle, entouré, comme il l'était, par l'amour de ceux qui approchaient de sa personne, lorsque les souverains alliés se chargèrent eux-mêmes de réveiller le lion, qui, probablement, n'était qu'assoupi.

Depuis un an qu'il était à l'île d'Elbe, Napoléon s'occupait, avec sa merveilleuse intelligence et son habituelle activité, à améliorer la population, les ports et les routes, l'industrie et l'agriculture ; aucun des engagements pécuniaires pris avec lui n'avait été rempli. Il réclamait contre ce manque de foi, lorsqu'il apprit que, dans le congrès de Vienne, les ministres français, afin de pouvoir se livrer sans doute sans retenue à leurs absurdes projets, avaient proposé de l'enlever de l'île d'Elbe pour le transférer dans un exil plus lointain, à Sainte-Hélène.

L'Empereur n'avait rien fait qui pût excuser cette violation gratuite du traité de Fontainebleau : ses faibles moyens de défense auraient été impuissants pour résister à une pareille tentative, il résolut de la prévenir par la plus audacieuse expédition dont l'histoire ait jamais conservé le souvenir : d'attaqué qu'il allait être, il se fit assaillant. En quittant l'île d'Elbe, tout avait été prévu par lui et déterminé à l'avance ; et, dès les premiers jours de février 1815, tout avait déjà changé de face à Porto-Ferrajo. Les grenadiers préparaient leurs armes, les marins leurs navires, et enfin, le 20, à une heure après midi, l'ordre du départ était donné. Pour aller où?... Personne ne le savait!... Mais Napoléon était là ; avec lui pouvait-on douter du succès ?

A huit heures, un coup de canon donna le signal. Les Français s'élançant dans leurs barques, une musique guerrière se fait entendre,



et Napoléon s'éloigne du rivage avec ses compagnons tandis que les habitants les suivent encore de leurs regards et de leurs acclamations. Quel moment solennel que celui où Napoléon posa le pied sur le radeau qui l'emportait lui et sa fortune !... Son visage était calme, son front sérieux. Tout à coup il s'écria, comme César :

— Le sort en est jeté !

Les cris de *Vive l'Empereur* ! mille fois répétés, se firent entendre de tous les points de la flottille, qui se composait du brick *l'Inconstant*, portant vingt-six canons et quatre cents grenadiers, et de six autres petits bâtiments de transport montés par deux cents hommes d'infanterie, deux cents chasseurs corses, et environ cent chevaux-légers polonais. Ces felouques et le brick étaient disposés de manière à ne point laisser apercevoir les troupes, et à ne présenter que l'aspect de bâtiments marchands.

Enchantés de quitter leur lieu d'exil, les vieux grenadiers qu'on avait placés au poste d'honneur, c'est-à-dire sur le brick, avaient repris toute leur gaieté, toute leur insouciance guerrière. Napoléon causait et plaisantait avec eux ; il tirait aux uns les oreilles, aux autres les moustaches ; il leur rappelait leurs dangers, leur gloire, et leur inspirait la confiance dont il était lui-même animé. Cependant officiers et soldats brûlent d'apprendre où l'on va. Le respect ne permet à personne de le demander ; enfin, Napoléon rompt le silence :

— Grenadiers, s'écria-t-il, nous allons à Paris !

— A ces mots, tous les visages s'épanouissent, et de nouvelles acclamations attestent à Napoléon que l'amour de la patrie ne s'éteindra jamais dans le cœur de ses soldats.

Une corvette anglaise, commandée par le capitaine Campbel, paraissait chargée de surveiller l'île d'Elbe. Elle allait sans cesse de Porto-Ferrajo à Livourne et de Livourne à Porto-Ferrajo. Au moment de l'embarquement, elle se trouvait dans ce port et ne pouvait causer aucune inquiétude. Mais voici qu'on signale dans le canal plusieurs bâtiments français. Napoléon armé d'une longue-vue, cherche à les reconnaître de loin. Ne pouvant y parvenir, de dépit, il jette l'instrument qui seconde mal ses désirs, puis, il se rassure :

— Bah ! ce n'est rien fit-il ; la brise de nuit favorisera notre marche, et avant le point du jour nous serons hors de vue.

Cet espoir fut déçu : à peine avait-on doublé le cap Saint-André, de l'île d'Elbe, que le vent mollit et la mer devint calme. Au jour naissant, on n'avait fait que six lieues, et l'on était encore entre Caprée et l'île d'Elbe.

— Diable ! cela se gâte, murmura Napoléon.

— Plusieurs marins étaient d'avis de retourner à Porto-Ferrajo ; il comprit leur pensée :

— Retourner en arrière ! s'écria-t-il vivement ; y pensez-vous, mes braves ! c'est en avant qu'il faut aller !

— Mais, Sire, la croisière française ?...

— Nous la prendrons à l'abordage ; au besoin nous irions en Corse ; là, du moins, nous sommes sûrs d'être bien reçus.

— Sire, la manœuvre devient difficile à cause du chargement.

— Eh bien ! qu'on jette à la mer tous les effets embarqués : la France est bonne et généreuse, elle nous les rendra.

A l'instant même, cet ordre fut joyeusement exécuté. Vers midi, le vent fraîchit encore. A quatre heures, on se trouva à la hauteur de Livourne. Une frégate parut à cinq lieues sous le vent ; une autre était sur les côtés de Corse, et un bâtiment de guerre qu'on reconnut être le brick le *Zéphir*, commandé par le capitaine Andrieux, venait droit, vent arrière, à la rencontre de la flottille impériale. On proposa de lui parler et de faire arborer le pavillon tricolore. Napoléon, qui examinait attentivement le brick, écouta cette offre sans y

répondre d'abord : puis, quand il jugea son inspection suffisante, il se retourna vers les officiers qui l'entouraient :

— Il n'est pas temps encore, leur dit-il en souriant, de revêtir la peau du lion ; déguisons nous sous celle du renard. Matelots, et vous grenadiers, ôtez vos bonnets ! s'écria-t-il en saisissant le porte-voix, cachez-vous sous le pont ; puis revenant à ses officiers : Nous passerons à côté du brick sans nous laisser reconnaître, et, s'il a la vue trop clairvoyante, eh bien ! alors, il sera toujours temps de l'aborder.

A six heures du soir, les deux bricks passèrent bord à bord ; leurs commandants, qui se connaissaient, s'adressèrent mutuellement la parole ; celui du Zéphir, après quelques questions, demanda des nouvelles de l'Empereur. Aussitôt Napoléon saisit le porte-voix et se mit à crier de toutes les forces de ses poumons :

— Merci ! commandant ; Napoléon se porte bien, parfaitement bien.

Cette saillie excita la gaieté de tout l'équipage. Les deux bricks, allant en sens contraire, furent bientôt hors de vue, sans que le capitaine Andrieux se doutât de la proie importante qu'il laissait échapper.

Dans la nuit du 27 au 28, le vent continua de fraîchir. A la pointe du jour, on reconnut un bâtiment de 74 qui paraissait se diriger sur Saint-Florent ou sur la Sardaigne. L'Empereur, dont les regards dévoraient en quelque sorte l'espace, épiait sa marche. Après quelques moments il appelle le général Bertrand, et lui montrant le navire qui fuyait à l'horizon :

— Sauvés ! mon ami, sauvés encore une fois ! Le voyez-vous, comme il disparaît ! Quand je vous dis que mon étoile veille sur nous !

Napoléon entra ensuite dans sa chambre, d'où il sortit au bout de quelques minutes, tenant à la main des papiers : c'étaient deux proclamations qu'il avait lui-même écrites à l'île d'Elbe, et qu'il adressait l'une aux Français, l'autre à l'armée.

— Tenez, Bertrand, tâchez de déchiffrer ce grimoire.

Le général prend cette minute, et aidé de son secrétaire, s'efforce, mais en vain, de lire le griffonnage de Napoléon.

— Ma foi, Sire, dit-il en lui rendant les proclamations, nous avons fait preuve de la meilleure volonté du monde, mais nous nous avouons vaincus, il nous est impossible de lire une seule de ces lignes.

— Ah ! vous voilà bien ! comme si je devais écrire de même qu'un maître d'école ! Donnez-moi ces papiers, et voyons si je serai plus heureux que vous.

— Je le souhaite, Sire, dit gaiement le grand-maréchal en obéissant à l'Empereur.

Napoléon, voulant soutenir cette sorte de défi, mit toute son attention, toute sa patience à déchiffrer ce qu'il avait écrit. Il tourna, retourna les papiers en tous sens, les approcha de ses yeux, cherchant ainsi à deviner plutôt qu'à lire ; mais ses efforts n'aboutirent à rien. Pendant ce temps-là, Bertrand riait sous cape des gestes d'impatience, des mouvements d'humeur de Napoléon et des injures qu'il s'adressait à lui-même. A la fin, n'y pouvant plus tenir, il s'approcha brusquement d'un sabord, et froissant le manuscrit dans ses mains, il le jeta à la mer. Le grand-maréchal ne put alors retenir une exclamation d'hilarité.

— Bon ! bon ! riez bien ; lui dit Napoléon, disposé à son tour à s'égayer à ses propres dépens ; en attendant, général, vous allez payer les frais de la guerre, car il faut que vous m'aidiez à recomposer mes proclamations perdues.

Celui-ci s'inclina, fit venir le secrétaire de l'Empereur ; mais le grand-maréchal n'eut pas la peine de composer une proclamation, car, après quelques moments de réflexion, Napoléon dicta d'un seul trait les deux fameuses adresses datées du golfe Juan, et qui commencent par ces mots : « Soldats, nous n'avons pas été vaincus... » et « Français ! la défection du duc de, etc... » L'œil en feu, les bras tendus, en un mot, dans une attitude inspirée, Napoléon en dictant à son secrétaire les phrases qu'il avait à peine le temps d'écrire, semblait animé de la plus profonde indignation. On eût dit qu'il avait là, devant lui, les généraux qu'il accusait d'avoir livré la France, et les ennemis qui l'avaient subjuguée. Quand il eut fini de dicter, il relut les proclamations et en parut satisfait.

— Maintenant, dit-il, il nous faudrait des milliers d'exemplaires de ces adresses, car je veux les lancer dans toute la France à mon arrivée ! je veux qu'elles ébranlent le cœur de tous mes sujets. Comment faire pour suppléer au défaut de l'imprimerie ? Ah ! j'y suis ! ... Bertrand, qu'on lise ces proclamations aux matelots, aux soldats, et que tous les hommes à bord qui savent écrire me servent de copistes.

A peine cet ordre fut-il connu, qu'en un instant chacun fut à l'œuvre. Les bancs et les caisses-tambours servirent de tables ; soldats, marins, officiers et généraux se mirent à copier avec un enthousiasme sans égal, lorsqu'on vint tout à coup à apercevoir au loin les côtes d'Antibes. Aussitôt Napoléon et ses braves saluèrent de leurs cris la terre de la patrie, et reprirent la cocarde tricolore.

Le 1<sup>er</sup> mars 1815, à trois heures de l'après-midi, on entra dans le golfe Juan. Le général Drouot, et un certain nombre d'officiers et de soldats, montés sur la felouque *la Caroline*, abordèrent avant Napoléon, qui se trouvait à une certaine distance du rivage. Au moment même, ils aperçurent à droite un gros navire qui leur parut, à tort, se diriger sur le brick monté par l'Empereur. Ils furent subitement saisis d'une vive inquiétude. Le général Drouot ordonna de décharger *la Caroline*, et d'aller à la rencontre de ce brick. En un instant, canons, affûts, caissons, bagages, tout fut jeté sur le sable, et déjà les grenadiers et les marins de la garde accouraient en toute hâte, lorsque des acclamations parties du brick frappèrent leurs oreilles. C'était Napoléon... N'ayant pas voulu attendre plus longtemps, il était descendu dans un canot. Les alarmes cessèrent, et les grenadiers, les bras tendus vers lui, l'accompagnèrent jusqu'au rivage, qu'il toucha à cinq heures du soir. Aussitôt Napoléon établit son bivouac dans un champ d'oliviers.

— Voilà, dit-il en regardant autour de lui, un heureux présage ; puisse-t-il se réaliser !

Aussitôt après son débarquement, Napoléon avait dirigé sur Antibes un capitaine de la garde et vingt-cinq hommes. Leurs instructions portaient de s'y rendre comme déserteurs de l'île d'Elbe, de sonder les dispositions de la garnison, et, si elles paraissaient favorables, d'en profiter ; mais, entraînés par leur imprudente ardeur, électrisés par la mission dont ils étaient chargés, ils entrèrent dans la ville aux cris de *Vive l'Empereur* ! Le commandant les retint prisonniers.

Napoléon parut contrarié ; mais, peu inquiet de ce contre-temps, à onze heures du soir il se mit en marche, traînant à sa suite quatre pièces d'artillerie. Les Polonais, n'ayant pu embarquer leurs chevaux, avaient emporté leurs harnachements, et marchaient joyeusement à l'avant-garde, courbés sous le poids de cet énorme bagage. Napoléon

faisait acheter tous les chevaux qu'il rencontrait, et à chaque nouvelle acquisition de ce genre il s'écriait :

— Encore un renfort pour ma cavalerie !

La petite escorte impériale traversa successivement Cannes, Grasse, Saint-Vallier, et arriva dans la soirée du 2 au village de Cerenon.

Le 3 elle coucha à Barême, le 4 à Digue et le 5 à Gap, où Napoléon ne conserva près de lui qu'une escorte de six hommes à cheval et quarante grenadiers à pied : les autorités de la ville s'étaient éloignées à son approche. Au reste, il n'avait besoin ni d'escorte ni de soldats, puisque nul ne songeait à l'inquiéter. Le bruit de son débarquement, qui le devançait, rendait plus imposante la faible garde qui l'accompagnait. Le même jour, Napoléon vint s'arrêter à Gorp. Le général Cambronne et quarante hommes, formant l'avant-garde, poussèrent jusqu'à Mure. Dans ses reconnaissances, ce général marchait presque toujours seul et en avant de ses grenadiers, pour éclairer leur route et leur faire préparer d'avance des logements et des subsistance et à peine avait-il prononcé le nom de *l'Empereur* qu'on s'empressait à témoigner la plus vive et la plus tendre sollicitude.

Un jour il pousse son cheval au galop, et arrive à Sisteron, tandis que sa troupe était restée à plus d'une lieue en arrière. L'air martial du général, cet uniforme de l'Empire, réveillent les sympathies d'un grand nombre d'habitants. On entoure Cambronne, on le questionne, on lui promet un concours unanime. Il accepte ces témoignages d'amitié, refuse pour lui les vivres, qu'il réserve à ses compagnons, et demande aux habitants où se trouve située la mairie ; c'est là qu'il veut descendre, afin d'y organiser les logements de la troupe. On l'y conduit presque en triomphe. Pendant cette ovation, le maire de la ville, qui était un marquis de l'ancien régime, était dans la salle commune avec une foule de propriétaires et de laboureurs qu'il haranguait, pour tâcher de les maintenir dans leur fidélité au roi et à la Restauration. Soit conviction, soit excès de zèle, ou simplement même comme moyen oratoire, il leur représentait Bonaparte et son escorte comme un ramas de brigands et d'incendiaires qui ne revenaient sur le sol de France que pour exercer les plus cruelles représailles. On écoutait le maire ; quelques-uns étaient alarmés de ses sinistres prophéties. Cependant un vieux laboureur, homme de sens et d'expérience, se lève et lui dit :

— Des représailles, monsieur le maire ! des représailles ! mais contre qui, s'il vous plaît ? Contre ceux qui lui ont fait du mal, n'est-ce pas ? contre ceux qui lui ont pris sa place ou qui ont trahi sa cause ? A la bonne heure. Le Petit-Caporal est homme peut-être à se venger de ceux-là ; mais, comme nous n'en sommes pas, nous autres, continua le vieillard en s'adressant à l'assemblée, qui paraissait disposée à partager son opinion, il m'est avis qu'il ne nous arrivera rien, et que nous ferions mieux de nous en aller chez nous et de recevoir honnêtement les gens de l'Empereur, s'ils viennent nous trouver, que de rester ici les bras croisés, à perdre notre temps.

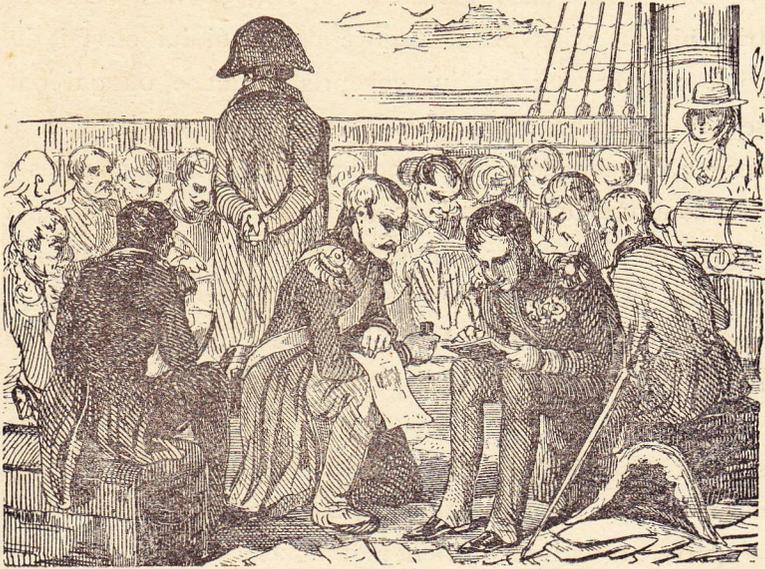
L'assemblée, persuadée par le raisonnement du laboureur, allait se séparer malgré les efforts du maire, lorsque l'arrivée du général Cambronne, qui mettait en ce moment pied à terre devant le perron de la mairie, arrêta brusquement le mouvement du départ. Le marquis profita de cet instant pour renouveler avec encore plus d'énergie les arguments qu'il avait fait valoir contre Napoléon, et interprétant habilement la pensée de Cambronne ;

— Eh bien ! voyez-vous, maintenant, gens timides et crédules, voyez-vous s'accomplir mes paroles ? Un émissaire de Bonaparte est venu nous braver jusqu'ici ! Et savez-vous ce qu'il vient y faire ? ne le devinez-vous pas ? Il vient nous voler, nous ruiner : il vient me demander des ordres pour installer chez vous des garnisaires qui dévoreront la substance de vos sueurs et de vos fatigues, qui pilleront vos greniers et vos caves ! Qui sait même s'ils ne porteront pas plus loin leurs excès ?... Il vient...

Tout à coup Cambronne paraît à l'extrémité de la salle, et la parole expire sur les lèvres du marquis... Le général, regardant avec calme tous les visages émus de sentiments divers, ôte son chapeau, et d'une voix forte :

— Je viens, mes frères vous apporter, la paix et le calme, dit-il ; je vous apporte l'amitié de Napoléon, qui ne touchera pas à vos propriétés, et qui a défendu sous peine de la vie, à ses soldats, d'enfreindre ses ordres formels.

A ces mots, un murmure approbateur témoigne subitement au marquis de l'état des esprits de ceux qui l'entourent. Se sentant trop faible pour résister désormais, il essaie de bulletin quelques excuses, et paraît n'avoir éprouvé que la crainte de n'être point soldé des frais qu'al-



aitcauser le passage de l'Empereur. En entendant ce langage, Cambronne tire sa bourse, la jette froidement aux pieds du marquis, en lui disant :

— Monsieur, payez-vous d'avance.

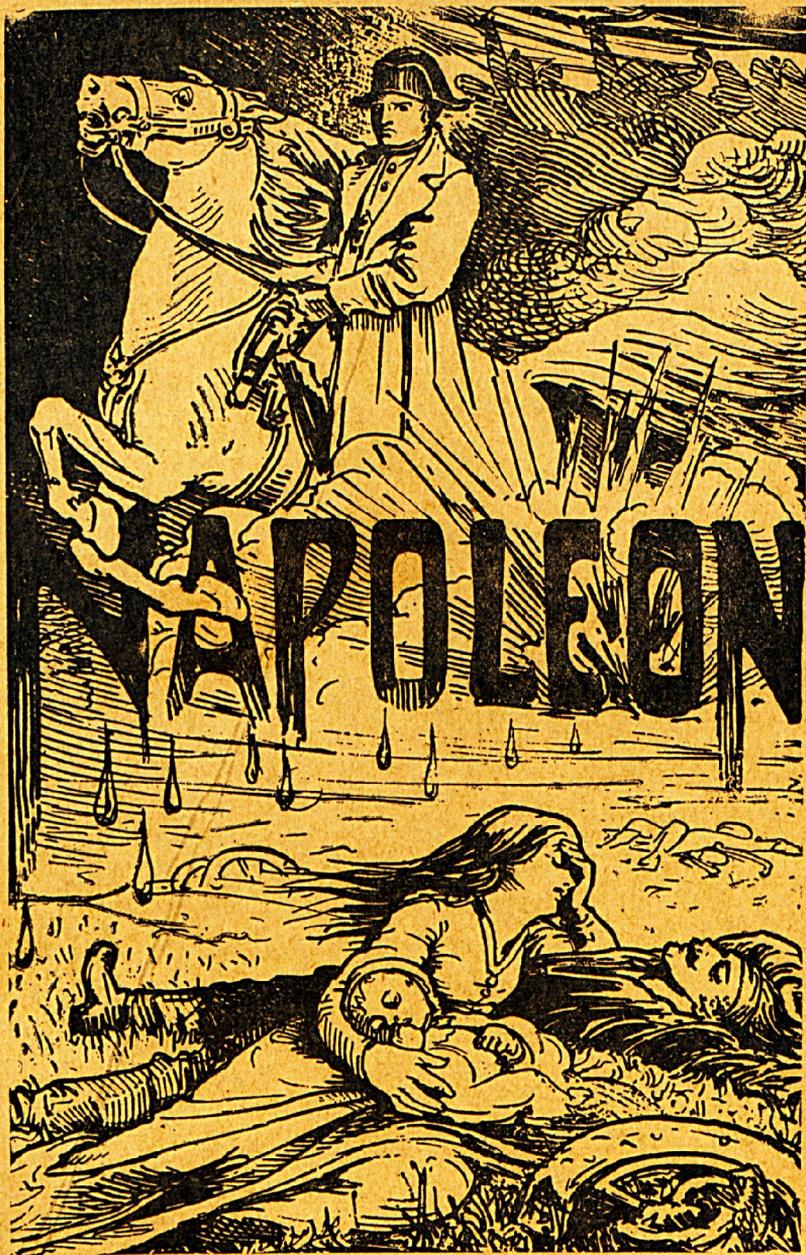
Un moment après cette scène, le bataillon de l'île d'Elbe débouchait sur la place de la Mairie, et les habitants, désormais attachés à la cause de Napoléon, improvisaient un drapeau tricolore, pour en faire hommage à leurs nouveaux frères.

Cependant Cambronne s'apprête à marcher avec ses quarante grenadiers au-devant de Napoléon. Tout à coup un bruit d'armes se fait entendre : les tambours battent, des soldats paraissent ; c'est un bataillon envoyé de Grenoble pour fermer le passage à l'Empereur. Cambronne s'élançe au-devant des opposants ; il agite son épée, il montre sa cocarde tricolore et se dispose à haranguer les soldats : mais, par ordre des officiers, un roulement prolongé couvre sa voix. Alors il tourné bride, et court instruire Napoléon de la résistance qu'il vient d'éprouver.

— C'est bien, lui dit celui-ci, nous allons voir.

Et sa garde, bien qu'exténuée par une marche forcée à travers les chemins rocailleux, oublie ses fatigues et vole sur ses traces. Ce mouvement est si rapide, si instantané en un mot, que Napoléon

# NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

# NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

---

**5° EDITION**

---



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS